BIBLIOTECA NAZ. ROMA

Relation

d'une

insigne

Imposture Littéraire

découverte

dans un Voyage fait en Sicile

en 1794.

Par

Mr. le Dr. Hager.

Bibliotheca

Col. A. Panera 2ii

Traduit de l'Allemand.

à Erlang

chez Jean Jaques Palm. 1799.

à PARIS, chez Mr. Barrois, l'aîné, et Mr. Fuchs; à LONDRES, chez Mr. White et Son; à STRASBOURG, chez Mr. Koenig, Treutel et Würz, et Keck; à LAUSANNE, chez Mrs. Pott et Comp.; à LEYDE, chez Mr. Luchtmanns; à VIENNE, chez tous les Libraires.

Si dono P. Paulini a S. Bartholomeo Carmelit. Discalceat.

1806

Avant propos.

Il a paru utile de procurer au monde savant l'ouvrage du Docteur Hager dans une langue plus familière à l'Europe, que celle de l'original, afin de prémunir contre l'effet, que peut avoir produit le grand nombre de copies italiennes, qui circulent de deux ouvrages historiques, dont l'un est intitulé : Codice diplomatico della Sicilia sotto il governo degli Arabi. 6. *Vol. in* 4°. *et l'autre :* Libro del Consiglio d'Egitto. 1. *Vol. in Fol. Ces deux ouvrages sont dediés au Roi, et à la Reine de Naples, et publiés comme propres à éclaircir une partie considérable de l'histoire de l'Europe pendant une suite de tems, dont il ne reste, que de foibles matériaux. Ils ont*

été composés sur deux manuscrits arabes, l'un trouvé dans la fameuse Abbaye de St. Martin en Sicile, et l'autre faussement donné comme sorti de la Bibliothèque de Fèz en Afrique. La Cour et le Public des deux Siciles ne pouvoient qu'applaudir à une découverte, qui contenoit des actes, et de pièces originales; capables de faire disparoitre l'obscurité, dans la quelle trois siècles se trouvent enveloppés.

Le Docteur Hager, connu par plusieurs productions littéraires, et principalement par sa savante dissertation sur l'affinité des Hongrois avec les Lappons, se trouvant à Vienne en Autriche en 1794. fut appellé par le Roi de Naples, et chargé d'examiner sur les lieux mêmes l'autenticité des deux manuscrits. Les ayant trouvé supposés, il ne balança pas à les declarer tels; ce qui surprit désagréablement la Cour, qui avoit fait la plus grande partie des frais de la publication, et affecta surtout Palerme, Capitale de la Sicile, où ces ouvrages avoient paru, et gagné une réputation si établie, que selon le rapport du S. Munter, voyageur danois, qui y avoit passé peu auparavant, douter de leur authenticité y étoit presque

que regardé comme un crime d'état. Aussi ne voulut-on gueres s'en tenir à sa déclaration, quoique très bien motivée, comme on peut le voir dans son Mémoire présenté au Roi, et publié depuis peu dans le journal de Leipsic. On trouvera ce Mémoire à la fin de cet ouvrage.

Sa Majesté fit donc inviter par le Chevalier Vernacini, son Chargé d'affaires à Florence, l'Evêque actuel d'Alep, Monsignor Adami, Arabe de naissance, qui venoit alors de la Propagande, pour s'embarquer à Livourne avec son Secrétaire, aussi Arabe, dans le dessein de retourner dans son pays. Il dut reprendre l'examen des deux manuscrits orientaux, ce qu'il ne manqua pas de faire dès son arrivée à Palerme en 1796. Mais le resultat de son travail n'a servi, qu'à confirmer d'une manière plus détaillée encore la sentence du Docteur allemand.

La langue italienne étant assez connue des gens de lettres, on a cru pouvoir se dispenser de traduire le Mémoire en question. On se flatte néanmoins, que cet évenement pourra interesser non

seulement des lettrés de profession, mais tout homme éclairé et philosophe, qui réfléchit sur ce qui se passe sous nos yeux, en y voyant la marche d'une imposture orientale, forgée de nos jours, adoptée avec une foi aveugle, défendue encore opiniatrement après le jugement des savans même, et la sentence de trois tribunaux, et qui sous le voile d'une langue peu connue en Europe, se feroit affermie, et auroit acquis peut être dans un siècle moins éclairé une réputation semblable à d'autres impostures asiatiques, qui faute de lumières, se sont soutenues, et se soutiennent encore depuis un nombre de siècles.

Don

Don Martin la Farina, Marquis de Madonia, en revenant le ſiècle paſſé de l'Eſcurial à Palerme, Capitale de la Sicile, ſa patrie, il apporta pluſieurs raretés étrangères, et dans leur nombre auſſi des Manuſcrits arabes, qui furent vendus en 1744. par un de ſes Heritiers. Le Pere Salvateur de Blaſi, ſavant Benedictin, qui avoit illuſtré la Suite des Princes de Salerne par des monumens tirés des anciennes Archives de la Cava, et qui avoit précédemment repondû aux auteurs de l'Encyclopédie ſur l'article *Palerme* avec autant d'énergie, que Cavanilles et Denina ſur l'article *Espagne*, acheta pour l'Abbaye de St. Martin, à trois lieues de Palerme, cinq de ces Manuſcrits arabes. Parmi eux s'en trouva un ſur papier de chiffe, de 279. pages in 4°. qui devint par la ſuite la ſource de tant d'évenemens.

Lorsqu'en 1782. *Mouhammed Ben Osman*, Marroquin, après ſon Ambaſſade extraordinaire à la Cour de Naples, s'en retour-

retournoit à Mequinès, obligé par les vents contraires, de jetter l'ancre dans le port de Palerme, il viſita auſſi entre autres objets remarquables, la dite Abbaye.

Ce Couvent, dont Grégoire le Grand a déja fait mention, dans ſes Epitres, et qu'il fonda lui même des biens, dont il avoit herité de ſa Mere Sylvie, Dame Sicilienne, eſt d'après l'auteur de la Sicile ſacrée, ſoit pour l'élégance de ſa ſtructure, ſoit pour la richeſſe de ſes revenus, le Couvent des Benedictins, le plus celèbre de la Sicile.

Une file d'aloës, et de figuiers des Indes toujours verdoyants, conduit dans ce beau climat à ce Couvent ſitué ſur une des montagnes, qui ſ'élevent au midi de la Capitale. Les douces exhalaiſons de fleurs d'orange, et de l'arabia *), qui embaument presque toute l'année l'air de cette heureuſe contrée, augmentent encore le charme de ſes vues champêtres, et un printems, qui ſe renouvelle ſans ceſſe, reproduit ces delices de la nature, qu' Arnaud, et Théocrite furent ſi magiquement depeindre.

Un

*) Jasmin double de la Sicile, et plus parfait, que le commun.

Un escalier de marbre sicilien, surmonté d'un vaste plat-fond, embelli d'azur, et d'arabesques, dans le gout de ceux, que l'on admire à Caserte et à Madrid, conduit à ce musée deja connu par les descriptions, qu'en ont faites le peintre Houel, et plusieurs autres voyageurs.

Ici on montra au Ministre Africain des vases sarazins, des médailles Kioufiques, et des vitraux avec des lettres arabes, qui abondent en différenes couleurs dans les musées de la Sicile, et sur l'usage des quels le sentiment des savans avoit été jusqu'alors partagé, lorsqu'une pièce de la collection du Chevalier Nani à Venise a decidé la question.

Un joli Coran sur parchemin, orné de peintures, et de lettres initiales dorées, attira l'attention du devot Musulman dans la Bibliothèque, dont il examina aussi les autres manuscrits arabes.

Il étoit alors accompagné par Joseph Vella, Maltois, Chapellain de l'Ordre, et dans la suite Abbé de St. Pancrace en Sicile, qui comme versé dans la langue Maltoise, jargon

impur

impur de l'Arabe, lui ſervoit d'interprète pendant ſon ſéjour à Palerme.

Le hazard lui ayant appris par Don Louis Moncada, Gentilhomme Sicilien, que depuis longtems on déſiroit des ſources arabes pour remplir une lacune de plus de deux siècles dans l'hiſtoire moyenne de ce Royaume, ſaiſit l'occaſion, eſpérant par là faire ſa fortune, de publier après le depart de l'Ambaſadeur, que cet Africain avoit trouvé un manuſcrit precieux dans la Bibliotheque de St. Martin, contenant la correſpondance entre les gouverneurs arabes de la Sicile, et leurs maitres en Afrique.

Cela ſuffit pour exalter une nation auſſi ſpirituelle, et auſſi avide de gloire pour l'hiſtoire de ſon pays, que la Sicilienne. Monſignor Airoldi, Archevêque d'Heraclée, frere du cidevant Marquis Airoldi de Milan, et Juge de la Monarchie, ou Chef des affaires Eccleſiaſtiques de la Sicile, qui à une lecture vaſte unit encore le plus grand zèle pour les monumens, qui peuvent illuſtrer ſa patrie, et qui vient d'en donner des preuves

ves récentes, par des plans plus exacts, des ſuperbes Temples de la Concorde et de Junon de Girgenti, accueillit cette nouvelle avec tant d'empreſſement, qu'elle donna lieu même à une petite diſcuſſion entre le Prélat de St. Martin, l'Abbé Morroy, et lui, à qui des deux donneroit de la publicité à ces prétendus monumens.

Tout le monde ſait combien la nation Sicilienne a travaillé jusqu'ici pour illuſtrer ſes annales, autant que chaque partie de ſon pays. Antiquités et Hiſtoire naturelle, Etat politique et littéraire, *Sicile Sacrée*, *Noble et Numismatique*, toutes ces parties ont été traitées avec ſuccès par les Fazello, Mongitore, Paruta, Pirri, et en dernier lieu par Giovanni, Torremuzza, Villabianca, Gioeni, et tant d'autres ſavants eſtimés.

C'eſt ſur ces traces, que marchoit l'Archevêque Airoldi, lorsqu'il voulut remplir le vide d'une époque, durant la quelle la Sicile gemiſſoit ſous le joug des Sarazins, époque, pendant la quelle les ſciences y éprouverent le même ſort,

que dans les autres provinces de la Grèce après la prise de Constantinople, ou en Italie après l'inondation des Barbares.

Se voyant toutefois privé, d'un coté de la connoissance de l'arabe, et croyant de l'autre trouver autant d'integrité chez autrui, que d'après l'opinion publique il en possède lui même, il ne songea point malgré ses lumières, à la ruse, qu'il pouvoit y avoir, d'autant moins, qu'il s'étoit appuyé du témoignage d'un savant du Nord de l'Allemagne, connoisseur accredité de la langue du Coran, par la publicité d'autres productions orientales, qu'il ne balança point de déclarer authentiques les essais, qui lui furent envoyés. En engageant avec autant de generosité, que d'amour pour les sciences l'Abbé de St. Pancrace, de traduire sans délai ces restes précieux d'antiquités arabes.

Ce dernier d'autre part sut jouer si finement son role, qu'il feignit d'entretenir une correspondance intime avec l'Ambassadeur de Maroc après son départ; tantot il lui arrivoit des lettres par la voie de Livourne, tantot par celle de Malte, ou de Cadiz,

diz, qu'il faisoit payer chèrement à l'Archevêque. Il lui donnoit à entendre, qu'il se trouvoit dans la riche Bibliotheque de Fez un exemplaire pareil à celuici, mais plus étendu, et beaucoup plus complet, et le sien lui paroissant trop mince pour completter l'histoire de deux siècles dans l'étendue, qu'il vouloit lui donner, il atteignit par là le but, qu'il cherchoit, de se procurer des supplémens pour son Histoire. des médailles pour la confirmer, la copie d'un autre Manuscrit pour l'époque suivante des Normands en Sicile, tout ce qu'on en exigeoit enfin, et cela d'une contrée du globe, où personne n'étoit tenté de recourir aux informations.

Ce fut sous ces auspices, que naquit le *Code diplomatique de la Sicile sous le Gouvernement des Arabes*, ou la correspondance entre les Gouverneurs Arabes de la Sicile, et leurs maitres en Afrique, ouvrage annoncé dès 1786. dans tous les journaux litéraires de l'Europe, dont le premier Volume parut en 1789. qui en avoit deja six en 1792. et alloit être suivi de deux autres encore prêts à voir le jour.

La Sicile, cette Isle si célebrè dans l'Histoire Grècque, où naquit Cérès, et fut enlevée Proserpine, ce pays visité par le fils d'Alcmene, le pieux Enée, le courageux Ulysse, et tant d'autres personages heroïques de l'antiquité, eut différens maitres à diverses Epoques. Aucuns monumens phoeniciens ne prouvent, il est vrai, l'arrivée des Colonies de Tyrus, comme Bochart a voulu le demontrer par une foule de rêves étymologiques, ou de la manière dont Vargas fait dériver le Vésuve, et Martorelli le Tybre de l'Hébreu. Aussi n'y a't'il plus des Statues de Praxitelès, Polyclète, et autres artistes grecs, dont Marcellus orna son triomphe, et Verrès sa Gallerie, pour attester l'habitation des Grecs. Elle y est assez prouvée d'ailleurs par d'autres monumens, et de rechef par les beaux vases, qu'on vient de déterrer dans les tombeaux de cette Isle, aprés la levée de l'ancienne prohibition de fouler le sol, vases semblables en tout à ceux, que Mrs. Graves et Paars ont en dernier lieu découverts à Athènes, et dans l'Isle de Milo, parfaitement décrits par un savant Russe, le Chevalier Italinsky, dans la belle collection de Mr. Hamilton. Ainsi que les Catacombes Puniques découvertes il y a peu

peu d'années devant la Porte d'Ossuna à Palerme, renfermant des corps entiers, avec le visage tourné au Levant, différents tout à fait des tombeaux Grecques, Romains, et Mahométans, contenant des caracteres puniques et d'autres marques distinctives, prouvent le sejour des Cartaginois dans cette Isle.

Parmi celles, qui atteſtent celui de Romains, il y a nombre d'inscriptions precieuses qu'on decouvre dans cette isle, telles que celle du Septemvir Apronius, trouvée lors de mon passage, sous les ruines du fameux temple de Venus Erycine, et une autre decouverte la même année à Marsalla, l'ancien Lilybée, que je vais transcrire ici, par ce qu'elle est mieux conseruée, et par ce qu'elle n'exite pas encore dans la collection du Prince de Torremuzza.

IMP. CAESARI. : : : : :
AUG. GERMANICO. : : : :
PONT. MAX. TRIB. POT. III.
IMP. VII. *COS. X. PP.*
OPVS. AQVAE. DVCTVS. EXSTRVCTVM.
SVPRA.

SVPRA. TERRAM. ET. LAPIDIBVS. QVADRATIS. A. NOVO. TECTVM.

Dans cette occurrence, me trouvant sur la pointe opposée, la plus proche de l'Afrique qui n'en est éloignée, que de 25 miles, je cherchai à decouvrir les environs de Carthage; mais la côte sur la quelle j'étois étant trop basse, je ne vis autre chose sur ce grand et majestueux theatre, qu'un chebec Afriquain, à qui trois vaisseaux neapolitains donnoient chasse par trois côtés différens. J'ai trouvé ensuite, que les habitans de Marsalla apprirent à Cluver, que ce n'étoit, que d'un endroit élevé hors de leur ville, appellé *Cadidi*, que l'on pouvoit jouir de ce Spectacle.

Après que la valeur de Belisaire eut expulsé les Ostrogothes de la Sicile, et rendu aux Empereurs de Byzance les possessions, qu'avoient envahi ces premiers, ont vit un de ces évenemens arrivés deja, et qui eut une influence singuliere sur la destinée de cette Isle. Eupheme, Gouverneur de Syracuse en Sicile, sous Michel Balbus, ayant enlevé une beauté d'alors

dans

dans un Couvent de cette ville, et craignant la poursuite de ses freres, qui l'en accuserent à Constantinople, se retira en Afrique pour y rechercher la protection des Sarazins. Ce fait doit faire rejetter la chronique d'un anonyme insérée dans le tresor d'anecdotes de Martene et Durand, aussi bien que dans le x. Vol. des Ecrivains d'Italie de Muratori, qui prétend, que ce fut George Maniaque, qui appella le Roi de Tunis; narration contredite par Curopalata, Cedrenus, Guillaume d'Apouille, et d'autres. Ainsi par une cause à peu près égale à celle, qui donna lieu à l'invasion de l'Espagne, on vit cette Helene Sicilienne donner lieu à l'occupation de la Sicile par les Sarazins en 827. sous le Caliphat du celebre protecteur des lettres, Almamoun.

La correspondance arabe, qui eut lieu à cette Epoque parmi les Chefs Musulmans en Sicile, et leurs Maitres en Afrique, étoit, comme on l'a dit, le sujet de l'ouvrage, que l'Abbé de S. Pancrace promettoit à l'Europe littéraire. Mais avant de le publier il le fit transcrire avec beaucoup d'élegance et présenter par le Secretaire d'état, Marquis de Caraccioli à

leurs Majestés. Le Monarque toujours disposé à proteger les sciences, et instruit à cette occasion, que Vella garantissoit trouver dans la Bibliothèque de Fess des supplémens importans, fit assigner d'abord la somme de mille onces, pour que ce voyage fut entrepris sans delai, ordonna que trois éleves accompagneroient l'auteur à Maroc, qu'on tint prêt tout ce qui étoit necessaire, pour ce voyage, sans borner aucuns fraix pour pouvoir mettre à même l'auteur de retirer de la Bibliothèque de Maroc les materiaux arabes, qui devroient porter tant de jour dans l'histoire de la Sicile.

Graces à la generosité des Souverains du dixhuitième siècle, et aux soins combinés des savans, nous avons vû surgir de toutes les branches de la littérature les recherches les plus curieuses. Depuis le mont Sinaï, jusqu'aux Couvents de l'Athos, et depuis les cendres de Pompeja, jusqu'aux sables brulants de la Thebaïde, les Bibliothèques se fouillent, les debris littéraires s'examinent, les restes des savants se discutent. Les tombeaux de la Scandinavie, de la grande Bretagne, de l'Allemagne se rouvrent, les mines de l'Ilium se remuent, Athénes

nes est ressuscité des entrailles de la terre, Palmyre et Persepolis doivent reparoitre.

On copie l'alphabet des Pharaons sur les bandes des momies, on dechiffre les inscriptions carmatiques sur la broderie du manteau Imperial. Les mages doivent livrer leur Vendidad, et les adorateurs de Vichnou leurs Vedams. Les Hieroglyphes de l'Islê des Elephants, et du Mexique, Pali, et Pehlévi, tout est arraché à ses longues tenebres, et Savary propose un nouveau Voyage au temple de Iupiter Ammon, pour en rapporter les livres, où puisa Sanchuniathon, ou à Sanau cette ancienne capitale des Homérites, pour y chercher les monumens les plus reculés de l'arabie, et procurer à l'Europe cet alphabet, que Niebuhr ne put jamais obtenir.

C'est sous les auspices aussi protecteurs des sciences, que Ferdinand ordonna le voyage littéraire de Fess. Cette Ville, que Leon l'Africain nous a décrit, il y a deux siècles, comme l'endroit principal de toute l'Afrique, est aujourdhui plus renommé par ses petits bonnets rouges, qui en sont appellés

 Fess,

Fèss, que par sa littérature. Ses académies celebres, dit Mr. Dombay, Interpréte de l'Empereur, qui a fait un sejour de six ans dans cette triste contrée, sont bien dechues*) et pour ce qui est relatif à sa bibliothèque, dont Erpenius portoit le nombre à 32,000 Vol. les restes en furent distribués, comme Mr. Höst assure, aux Cadis du royaume en 1760. dans le tems, qu'il y sejournoit lui même **).

On n'est pas plus satisfait ni des bibliothèques, ni de l'état de la littérature arabe dans les autres provinces des ci devant Sarazins. Les bibliothèques du Couvent Mar - hanna, et de Gezar à Acre sont pitoyables; Alep et Damas ont peu de chose à offrir; au Caire seulement, dit Volney, il y a une collection très ancienne et nombreuse dans la Mosquée El - Asshar. Cependant il paroit, qu'elle ne devroit plus y être non plus; puisque l'ancienne et riche bibliothèque des Fathémides fut brulée par le Mameloük Salahed - din, et Maillet, qui n'étoit pas étranger en littérature arabe, nous assure, que depuis

*) Geschichte der mauritanischen Könige. Agram, 1792. Vol. 2. p. 22.

**) Nachrichten von Marrokkos und Fess. p. 239.

depuis ce tems - là il regne la plus grande ignorance et barbarie en Egypte.

Puisque les annales de la Sicile *d'Al - Sanhadchi*, dont parle Chehabed - din ne se sont point encore trouvés en Europe; peut - être pourroit - on les trouver à Cairvan, Capitale de la Sicile du tems des arabes. Cette Mosquée superbe, ornée de cinqcents colonnes de marbre, la plus celebre de toute l'Afrique et bâtie par Ziadet - Allah, vainqueur de la Sicile, y existant encore d'après le temoignage de des Fontaines, il est probable, que selon l'usage reçu de trouver des bibliothèques dans toutes les grandes Mosquées, on y trouveroit aussi les écrits *d'Al - Sanhadchi*, dont le nom, et les annales de Cairvan, qu'il composa aussi, donnent à connoitre, qu'il étoit de ce - pays - là.

Quoiqu'il en soit, divers évenemens, qui survinrent, empecherent la mission littéraire d'avoir lieu; ce qu'il y eut au reste de plus plaisant, à la chose, ce fut de voir le juge de la Monarchie se donner la peine, malgré ses nombreuses occupa-

cupations, de copier non seulement de sa propre main six volumes en 4°. mais encore d'enrichir de notes savantes, et d'une élegante introduction un ouvrage absolument apocryphe. Pourque l'arabe fut joint au texte, il fit venir de Parme les plus beaux caracteres appellés Neschi de la fonderie de Bodoni. Di Bella fut chargé de graver les monnoies des Emirs, les Inscriptions, les lettres papales, et la premiere page du manuscrit; et ayant prodigué tant d'or et de tems pour tout cela, et s'imaginant peut-être, que la decouverte de pareils monumens avoit l'importance des tables Eugubines, ou des inscriptions Arundeliennes, il voulut voir son nom placé à la tête de l'ouvrage. Le Sycophante se croyant à l'abris de toute découverte, chercha d'abord lui contester cet honneur, mais il finit par lui ceder le pas, et sur le frontispice parurent enfin les mots: *Per opera e studio di Monsignor Airoldi Arcivescovo di Eraclea, Giudice del l'Apostolica Legazione, e della Regia Monarchia di Sicilia,* et au dessous on mit le vers de Lucrece: *E tenebris tantis tam clarum extollere lumen; que on fut parvenu à donner autant de lumiere, à ce qui étoit couvert d'autant d'obscurité,* et pour que rien ne manquat à

son

son lustre, les deux premiers Volumes furent dediés, l'un au Roi, et l'autre à la Reine de Naples.

L'auteur de toutes ces fraudes songeoit en attendant à mettre sa reputation en sureté, et pourque personne ne fut tenté de déchifrer le vrai contenu du manuscrit, qui traitoit de toute autre matiere, il tâcha de le défigurer entièrement à l'aide d'un travail, qui doit lui avoir coûté plusieurs semaines, page par page, et mot par mot, avec des points, des lignes, et de corruptions innombrables, en sorte que dans la suite il n'en couta pas peu pour en fixer le vrai sens.

Celà lui fut d'autant plus facile, que l'écriture arabe a plusieurs lettres de la même figure, qui ne se distinguent, que par des points, qu'ella n'a point des voyelles proprement dites, comme les langues européennes, ou les alphabets syllabiques de l'asie, qu'elle n'a gueres de ponctuations pour separer une partie du discours de l'autre, et qu'un simple trait suffit pour donner à ces lettres cursives et compliquées tout un autre sens.

Craig-

Craignant cependant, que des yeux diplomatiques ne pussent decouvrir l'encre récente, qui dans le manuscrit interpolé se distingue de l'ancienne, ou le cinabre frais dans le titre des paragraphes de la couleur primitive, sous prétexte de le garantir des injures du tems, il fit appliquer sur les deux côtés de chaque page, au moyen d'une matiere glutineuse, des feuilles de batteur d'or aux fraix même de moines de St. Martin, à qui ce travail ne couta pas moins de trente onces napolitaines. Il refusoit en outre à tout connoisseur de l'arabe, chaque fois qu'il s'en présentoit, l'inspection du manuscrit, et ne voulut pas même le restituer à ses anciens propriétaires, quelques instances, que lui en fit le Bibliothècaire de St. Martin, le Pere Drago.

C'est ainsi que cette imposture eut l'art de se soutenir malgré les lumieres du dixhuitieme siècle, dans une capitale, non de la Sibérie, mais de l'Italie, pendant plusieurs années, avant que le Charlatan littéraire ne fut demasqué.

Acci-

Accidens ultérieurs du Code Martinien.

Quelques précautions qu'eut prises l'auteur, il se trouva bientôt dans le pays même des critiques, qui, envisageant cette production orientale avec severité, et ne la trouvant pas veritable, la placerent à coté du nouveau Berose ou de la Chronique de Lucius Dexter. Sous le nom emprunté de Louis Veillant, et la date supposée de Malte, il parut d'abord à Naples une lettre française, addressée à Mr. Deguignes, à Paris, dans laquelle la chronologie, le style, et le langage du code diplomatique étoient tournés en ridicule. La correspondance en est comparée à celle du postillon de St. François de Paule, ou à une collection de lettres apocryphes, que les confrères du tiers ordre ont coutume de porter au col; l'arabe du manuscrit y est qualifié de jargon maltois, et son éditeur mis au niveau de Joseph Balsamo, autre imposteur sicilien, mieux connu sous celui de Comte Cagliostro.

Le nouvel ouvrage cependant s'étoit acquis déja tant de credit, que l'Historiographe de la Sicile, le frére du Pere

Blasi, susdit, fut chargé de refuter mot pour mot la lettre de Veillant. Ce qu'il effectua dans un écrit imprimé à Palerme en 1788. qu'il addressa au Prime Biscari, possesseur de ce beau Musée à Catane décrit par l'Abbé Sestini, et d'un jardin non moins remarquable, qui planté sur de la lave près de la mer ionienne présente aux yeux du voyageur un contraste singulier des couleurs verte et noire.

Ignorant toutefois l'arabe, et obligé par cette raison de se borner aux reponses, que lui suggeroit l'imposteur même. l'Historiographe connu d'ailleurs avantageusement par plusieurs savantes productions, donna le jour pour cette fois à d'étranges absurdités. Il voulut prouver entre autres, que Messine s'appélloit *Zankle* du tems des arabes, nom qu'avoit déja perdu cette ville depuis mille ans, lorsque les Messeniens y passerent du Peloponese, parceque dans une inscription carnatique, qui se trouve dans l'hotel du Commandeur Ruffo à Messine, cette ville étoit appellée *Zankle*. Tout Messine cependant ignore absolument une pareille inscription. Les savans de cette ville encore vivans, Don André Gallo, et Monsignor Grano, qui

qui se donnerent toutes les peines imaginables, ainsi, que l'Archimandrite, Don Emmanuel Branciforte, qui sur mes instances y fit de nouvelles recherches, ne purent jamais en déterrer aucune trace. Je fus par la suite moi meme visiter le fameux bord de Charybde, et cette ville charmante, dont la construction après la dernière catastrophe n'est devenue que plus regulière, qu'elle étoit ci-devant, mais je ne fus pas plus instruit, qu'auparavant.

Vella, qui avoit eû la temerité de publier dans le premier Volume de sa traduction, une *Carte de l'ancienne Sicile sous la domination des arabes* *), qu'il ne puisa pas du manuscrit, mais compila, comme il paroit, en partie de la *Sicile ancienne* de *Cluver*, et en partie d'une ancienne Carte *d'Agarino Aidone*, Architecte sicilien, et que la Professeur Hausleutner, de Stuttgard, fit copier avec le plus grand soin, sut éviter les objections des savans, en montrant une inscription carmatique de Messine, qu'il avoit communiquée au Professeur Tych-

 sen

*) Siciliae antiquae sub imperio Saracenar. descriptio. *à la fin du I. Vol. du Code diplom.*

sen à Rostok, dont l'interprétation se trouvant d'accord avec celle dont Vella étoit l'auteur, on y ajouta foi, et elle fut insérée dans la seconde partie du premier volume, et Tychsen la publia aussi à Rostok*). Mais selon le Geographe de Nubie et les autres auteurs arabes il est clair, que Messine ne s'appéloit allors, que *Messini*. *Zankle* est donc une preuve contre l'authenticité du code martinien, comme *Messana* en est une contre les prétendues lettres de *Phalaris*, et leur défenseur *Dodwell*. Qui veut connoitre d'ailleurs la Géographie de la Sicile sous la domination des arabes, n'a qu'à consulter là dessus l'ouvrage du savant Gregorio, qui a pour titre: *Rerum arabicar. quae ad Histor. Sic. spectant ampla collectio.* Palerme, 1790.

L'Historiographe de Blasi crut pouvoir toutefois démontrer plus sensiblement encore l'authenticité du manuscrit arabe, par ce que Vella declara avoir trouvé dans une lettre de cette prétendue correspondance, que l'Emir, ou Prince, Pere de la Princesse arabe Azziza, qui a donné le nom à un chateau Sara-

*) *en* 1789.

Sarazin des environs de Palerme, étoit enterré dans la Mosquée du dit chateau. On demande donc la permission d'y fouiller au Prince de Castel Reale, Propriétaire du chateau. Vella, le livre à la main, indique aus fossoyeurs, comme un nécromancien, la place indubitable, où d'après le passage du texte devoit reposer l'Emir; et voila le squelette indiqué, qui se trouve! *Qual prova maggiore*, exclame l'Italien dans son enthousiasme, *potremo noi aspettarci, per convincerci, che il manoscritto ha tutti i caratteri di veracità?* Voila des preuves décisives, dit il, et non des sottises, telles que celles, que l'auteur de la lettre française voudroit nous débiter *).

Cependant le manuscrit, qui traite de toute autre matière, comme nous le verrons ci-après, ne dit pas un mot de tout cela, et une preuve, qui parroissoit si évidente, avoit fort peu coûté à Vella.

Vella avoit déja donné en Sicile plusieurs preuves de sa pseudomanie. Lorsque les chanoines de la chapelle royale lui

 con-

*) Giudicio sopra una lettera di L. Veillant. p. 36.

consignerent un petit coffre, couvert d'ivoire, orné de lettres arabes, qui étoit conservé dans le trésor, en le priant, de leur apprendre l'usage, qu'on en fit dans ce tems-là, il leur fit accroire, qu'il avoit servi pour le viatique, et que l'inscription arabe étoit le *Pange lingua*. Lorsqu'on lui représenta alors, que cet hymne-là n'avoit été composé, que dans le treizieme siècle par St. Thomas, c'est à dire, long tems après l'époque des arabes, et des normands même, il dit, qu'on y avoit gardé les reliques des princes des apotres. Jusqu'à ce que Mr. Pelagio, Professeur de la langue arabe à Rome, étant arrivé à Palerme, en donna la véritable explication, qui fut aussi conforme à celle du Professeur Tychsen.

Lorsque le Baron Mandralesca de Cefalou, ville maritime de la Sicile, lui montra un petit livre, enlevé à des pirates Tunisiens, dont la barque avoit échouée, Vella dit pour cette fois, qu'il contenoit l'histoire de la Sicile. Ce même livre ayant été envoyé par la suite à l'Abbé Calleja, Professeur de l'Arabe à Malte, on apprit, que ce n'étoit, qu'un livre de prières turques.

Enfin

Enfin il tenta non seulement de persuader une partie de l'Europe, qu'il possedoit les décades perdues de Tite Live, en langue arabe, mais il fit accroire au Roi de Naples lui même, qu'un onyx découvert dernièrement près de Sora, dans le Royaume de Naples, orné de lettres Kioufiques, et acheté par Mr. Daniele, Sécrétaire de l'Académie d'Herculanum par Sa Majesté, avoit été l'anneau nuptial de Roger, fondateur de la Monarchie sicilienne. Ce Monarque, dit-on, en fut si charmé, que pendant son voyage à Vienne, il porta toujours cette bague au doigt, on en fit de copies, qui furent distribuées à plusieurs personnes. Mais je déclarai à Mr. Daniele dans mon dernier séjour à Naples, que cette inscription n'en disoit pas le mot, dont je donne ici le dessein exact pour les amateurs de ces sortes d'études.

Juge-

Jugement de l'étranger.

Comme il y avoit en Sicile des hommes, qui s'étoient doutés de l'imposture, on devoit s'attendre à voir les vrais connoisseurs de l'étranger poursuivre également ce phantôme littéraire. L'auteur de *l'Histoire des Huns et des Tatars* eut à peine vu la première feuille remplie de fautes, que l'Abbé de St. Pancrace eut le front d'envoyer aux lettrés étrangers en arabe et en latin, qu'il s'exprima de la sorte dans le Journal des savans Aug. 1788. *Nous ne devons pas le dissimuler, après l'avoir bien examiné, nous l'avons trouvé si différent du style de tous les écrivains arabes, soit orientaux, soit africains, qu'il nous a paru inintelligible, et que nous avons eu besoin de la traduction, pour en pénétrer le sens;* et peu après: *il nous paroit singulier, que les Chefs Musulmans, tel que le Mufti, et les autres ayent employé dans des lettres, qu'ils s'écrivoient réciproquement, un style si barbare, et un langage aussi corrompu, peut-être même des formules peu usitées parmi les Musulmans.*

Il ajoute, qu'il a apperçu beaucoup de ressemblance entre l'arabe de l'auteur, et le jargon maltois, et en effet on n'a qu'à rapprocher la grammaire maltoise, que Vasalli a publié en dernier lieu à Rome pour s'en convaincre. *Visk*, *mazal*, *beta*, et d'autres expressions semblables décélent leur origine maltoise, et ne se trouvent gueres dans un écrivain arabe.

Comme Deguignes à Paris, s'étoit formellement expliqué, d'autres savans ailleurs le firent aussi. Le Professeur des langues orientales à Gottingue, Thom. Christ. Tychsen, qu'on ne doit pas confondre avec le Professeur de Rostok, eut à peine reçu le premier volume du Code Martinien, qu'il le déclara apocryphe, aussi bien que les Médailles des Emirs, qui y avoient été inserées. Il porta le même jugement relativement à trois autres medailles arabes de la collection de Vella, qu'on lui envoya, dans une lettre au Chevalier Landolina, à Syracuse, qui eut la bonté de me communiquer cette lettre.

L'archiviste du Pape, Mr. Marini, auteur de plusieurs savans ouvrages, et entre autres des *Monumenti de Fratelli Arvali*,

vali, Rome 1795. dès qu'il vit les lettres papales insérées dans le second volume, il les déclara supposées. Il fit voir, qu'on ne sauroit trouver de pareilles lettres dans toutes les Archives Papales, et que la Chancellerie Romaine n'avoit jamais employé un pareil style. Le Professeur de la langue arabe à Oxford, lorsqu'on lui apporta le premier essai de cet ouvrage, écrivit très laconiquement au bas: *good for nothing* (bon pour rien).

Le Père Piazzi, Préfet du nouvel observatoire de Palerme, savant, au quel nous devons les premières Ephemerides de ce pays éloigné, se trouvant alors à Londres pour y faire achever le superbe cercle de Ramsden, qui fait l'ornement de ce nouveau Temple d'Uranie, et ayant entendu porter à Paris le même jugement, en informa ses amis à Palerme, pour mettre la Sicile à l'abri d'une pareille fourberie; c'est ce que fit aussi le Comte Luchesi, Ambassadeur du Roi de Naples à Paris, pour ne rien dire de plusieurs autres.

L'autorité d'Olaus Gerard Tychsen à Rostok, l'emporta non obstant sur tous les autres. Il croyoit ce manuscrit gardé depuis

depuis plusieurs siècles à St. Martin, comme c'étoit aussi l'opinion commune en Sicile, où l'on croyoit, que cette correspondance s'étoit conservée depuis l'époque des Sarazins. C'est ainsi, que Jean de Sousa vient de publier à Lisbonne de matériaux pour l'histoire du Portugal, qu'il puisa des manuscrits arabes gardés dans la Torre de Tombo. On sait combien la seule cathédrale de Tolede contient de manuscrits arabes du tems de Sarazins, et Razès, le plus ancien historien de l'Espagne, après l'invasion des Maures, déja traduit en Espagnol, n'attend plus, qu'un éditeur.

Tychsen, qui peu avant s'étoit si fortement élevé contre l'authenticité des médailles Samaritaines, reconnues pour authentiques non seulement par l'Archidiacre de Valence, mais encore par les Professeurs le plus éclairés de nos jours dans la numismatique, par *Frölich*, *Barthelemy*, *Eckel*, *Pellerin*, *Dutens*, *Combe*, *Woide*, pour ne rien dire de *Spanheim*, *Harduin*, *Morin*, *Conring*, *Bochart*, et plusieurs autres; authenticité, qui va être nouvellement défendue par Fabricy, comme il me l'as-

sura l'année dernière à Rome *), à l'occasion d'une médaille samaritaine inédite du Cardinal Borgia, ce même Tychsen nullement ébranlé des marques de fausseté, qu'y découvrirent Veillant à Naples, Adler à Coppenhague, et Assemani à Padoue **), déclara authentiques dans une lettre inserée dans la gazette de Hambourg et réimprimée à Palerme, non seulement le Code martinien, mais aussi les nouvelles médailles publiées, taxa la lettre de Veillant de calomnieuse et fausse, et publia la préface apocryphe comme un échantillon du dialecte vulgaire mauro - sicule dans son *Elementare arabicum*, imprimé à Rostok ***).

De cette façon il arriva, que Tychsen se reposant sur le temoignage du Prince de Torremuzza et de l'Archevêque Airoldi,

*) Voyez aussi sa lettre inserée dans la dissertation de Tychsen, qui a pour titre: *Assertio epistolaris de peregrina Numorum Hasmondorum origine.* Rostoch. 1794.

**) Veillant lettre à Mr. Deguignes.
Adler Collect. nova Numor. Cufic. p. 128. 137.
Assemanni Museo Cuf. Nan. part. 2. p. 64.

*** *en* 1792.

roldi, ses correspondans, et ceux - ci sur le temoignage du Ministre marroquin et de son faux interprète, l'Abbé Vella, erreur se trouva de toutes parts, comme dans la Comédie de Goldsmith. Moyenant deux lettres d'Olaus Gerard Tychsen, dit le Critical Review de Mars 1790. la dispute, qui s'étoit élevée tant en Allemagne, qu'en Angleterre, fut entièrement appaisée. Les journaux de l'Allemagne les plus celèbres, dit le Professeur Hausleutner, déclarerent, qui c'étoit un ouvrage capital pour l'histoire de la Sicile sous la domination des Arabes; qu'on y trouvoit la suite complette des expéditions, et des conquêtes des Arabes, ainsi que la constitution et la forme du gouvernement de la Sicile pendant cette période, tirée des actes les plus authentiques; que dans toute l'histoire arabe il n'existoit point d'ouvrage, dans le quel on put prendre une connoissance aussi parfaite de la politique, et du système féodal des Arabes; que peu de productions étoient à la fois aussi utiles et aussi agréables; que cet ouvrage contenoit les traits les plus saillans des moeurs, du caractère, des usages, des arts, du mêlange des loix, des langues, et autres objets capables d'éclaircir l'histoire sur ce point *). Aussi ce Profes-

 seur

*) Préf. de l'edit. allem. p. IV.

seur en entreprit - il une traduction avec notes et additions, qui parut à Koenigsberg en 1791 *).

Avant lui Mr. Wahl avoit publié à Halle de *materiaux pour l'histoire et la statistique des arabes en Sicile, tirés d'un code intéressant, nouvellement découvert, qui se trouve dans le Couvent de St. Martin, à huit miles de Palerme* **), et fit part au public de l'extrait, qu'il avoit reçu de la Sicile du 60me. livre retrouvé des décades de Tite Live, qu'il regardoit comme une pièce importante.

L'evêque Irlandois Woodward, en fit un extrait en anglois, et Mr. Sachard, dans la maison du Marquis de la Sambucca à Palerme, en fit un autre en français.

Les Italiens même ne tarderent pas à suivre ces exemples. On commença d'abord par en publier à Palerme une traduction latine,

*) Geschichte der Araber in Sicilien &c. aus dem Italien. von Phil. Wilh. Hausleutner. Königsb. 1791 -- 92. 4 Vol. 8.

**) Beytrag zur Geschichte und Statistik der Araber in Sicilien &c. Halle, 1790.

latine, qui devoit être de trois Volumes en Folio. Puis on se mit à en faire des Abregés pour l'Histoire de la Sicile, et des éclaircissemens pour sa géographie ancienne. Canciani à Venise, et Carli à Milan en insererent de fausses pièces comme des precieux restes du moyen age, au milieu des vraies, et authentiques. Rossi s'en servit pour constater son droit public de la Sicile, et Napoli Signorelli voulut par là fixer le degré de la culture sicilienne du tems des arabes contre Betinelli. Scasso souilla sa traduction italienne de Burigny par des faux supplémens, et Ferrara son histoire du mont Etna par des fausses éruptions de ce Volcan, nombre d'autres écrivains enfin diminuerent le prix de leurs productions par des citations et des passages tirés du code diplomatique *).

L'auteur

*) Canciani Barbaror. leg. ant. Vien. 1792. Vol. 5.
Carli Antich. ital. Milan. 1790. part. 4. lib. 1.
Rossi Consp. Jur. pub. Neap. 1792.
Napoli Signorelli suppl. alle Vicend. di letter. part. 2. p. 78.
Scasso Stor. gen. di Sic. di Burigny. Tom. 2.
Ferrara Stor. gen. dell Etna. Catan. 1793.
Piazzi Specola di Palermo. p. 3.

L'auteur sur ces entrefaites eut la hardiesse d'envoyer son Roman Oriental au Pape, qui l'en remercia solemnellement dans une lettre latine, datée *apud S. Mariam majorem.* Sa Sainteté l'y plaint de la perte d'un oeil, qu'il lui en avoit couté, comme il donnoit à entendre à tout le monde, pour déchiffrer des caracrères aussi anciens et difficiles. Elle lui donne pour cela l'avis paternel: *manum e tabula tantisper remittas*, de ne pas faire tant d'efforts *).

A Palerme même on disputoit pour savoir si l'étoffe sur la quelle se trouvoit le manuscrit, étoit, après ce qu'on a écrit

di Blasi Storia de' Vicere. Palermo 1790.
di Blasi Sicarii Reg. Neap. 1792.
d'Angelo Stor. gen. di Sicil. Palermo 1794.
Castagnano l'antica Schera &c. Palermo 1794.
Saggio Stor. crit. su di Erbesso. Siracusa 1795.
Nuova raccolta di opusc. di Aut. Sicil. Tom. I. e seg.
Salis v. Marschlins Beyträge zur Kenntniss beyder Sicilien. Zürch 1790. Bd. I. S. 127. 733.
Stollbergs Reise in Deutschland &c. Königsberg 1794. Bd. 3. S. 321.

*) Romae XIII. Kal. Nov. MDCCXC. Pontificat. Anno XVI.

écrit sur la perte du Papyrus en Egypte, papier de Samarcande, comme du Halde le prétend, ou bien du coton, comme Andrès le soutient, ou quelque autre substance, dont Mabillon, et les autres savans en diplomatique ne font aucune mention. Le bailli de Suffrein se trouvant précisement alors à Palerme, et ayant appris aux Indes, que l'on y fabriquoit du papier de Bambou, le déclara écrit sur *Bambou.*

On rechercha ensuite, si les caractères grotesques et corrompus appartenoient à l'Alphabet Kioufique, ou Mauritain, ou Mauro-Sicule. Vella prétendoit, que c'étoient des lettres Kioufiques, quoiqu'elles n'eussent pas la moindre ressemblance ni avec cette fille de l'Estranghelo, ni avec les autres alphabets asiatiques, que Fréret et autres savans on trouvé être conformes au Kioufique. La verité est, que ce sont des lettres *Nesqui*, dont les arabes se servent pour écrire leurs livres historiques, et que non obstant, que ce manuscrit ait été apporté d'Espagne, ce ne sont pas seulement des caractères Africains, comme ceux de ce pays-là, appellés improprement Kioufiques par Casiri, mais qui ne sont que Mauritains, comme je

m'en convainquis moi même, étant à l'Escurial où Fray Patricio de la Torre, un des bibliothécaires me le fit remarquer, et de même que je l'avois vu aussi dans les manuscrits arabes de l'academie royale de l'histoire, que l'Abbé Guevara m'avoit communiqué à Madrid.

Tychsen s'imaginoit toutefois leur trouver de la ressemblance avec une inscription arabe d'une ancienne chaire à Venise, et croyant le manuscrit du dixiéme siècle, il assigna la même vetusté à la chaire aussi *).

Quant aux lettres papales, inserées dans le second volume, qui ne sont autre chose, que des traits arbitraires, que Vella inventa pour mettre la crédulité des savans étrangers à l'épreuve, le Redacteur de la Gazette littéraire de Gottingue prétendoit, qu'il en avoit déchiffré les deux dernières, et qu'il s'en étoit convaincu par l'inspection, aussi n'y avoit-il point à douter selon lui de l'Antiquité de cet ouvrage, à moins, qu'on ne voulut renoncer à toute foi historique **).

Le

*) Ol. Gerh. Tychsen Interpret. Inscript. Cuf. in marmor. Cathed. Templi S. Petri. Rostoch. 1788. Edit. 2.

**) Götting. gelehrte Anz. 1791. Aug. 121. St.

Le Comte Charles Ulysse de Salis lui - même, qui de Naples, où il se trouvoit, retournoit à Coïre, sa patrie, crut trouver absolument de la ressemblance dans le langage corrompu des lettres papales avec celui des Montagnards Grisons, ses compatriotes, notamment à *Engadin*, et voulut démontrer par là, que les romains ne parloient pas autrement, que ces habitans au neuvième siècle *).

C'est ainsi, qu'en 1600. on vit paroitre à Grenade l'histoire de l'invasion des Sarazins en Espagne, comme traduction d'un manuscrit Arabe en langue espagnole. Don Miguel de Luna, Interprète du Roi, ne craignit point de dédier cette imposture litéraire à Philippe second, ce puissant héritier de Charles V. En lisant la dédicace, on y trouve des expressions, qui semblent annoncer l'homme le plus honnête, et le plus véridique. Aussi cette prétendue traduction se débita - t - elle si rapidement, que dans l'espace de soixante - dix ans seulement, il en parut six éditions espagnoles. Bartholomé de Rogatis le traduisit à Venise en langue italienne, et peut - être

 maints.

*) Wahl Magazin für morgenl. Litteratur. 3. Liefer. Halle 1790. S. 133. folg.

maints lecteurs lisent - ils encore aujourdhui cet ouvrage, sans y soupçonner la moindre imposture *).

Il a paru également de nos jours dans la même ville de Grenade quantité d'inscriptions gravées en airain, plomb et marbre, que l'on feignit avoir été deterrés au chateau Alcazaba. On applaudit à cette découverte intéressante non seulement à la cour, mais aussi dans toute l'Espagne. On s'alambiqua le cerveau pour déchiffrer ces caractères inconnus, comme Court de Gebelin au griffonage du mont Sinai, jusqu'à ce qu'elles furent déclarées toutes apocryphes **).

La

*) *Historia verdadera del Rey Don Rodrigo en la qual se trata la causa principal de la perdida de Espanna y la conquista, que della hizo Miramamolin Almansor, Rey que fue de Africa; compuesta por el Sabio Alcaide, Abulcacim Tarife Abentarique, de nacion Arabe. Nuevamente traducida de lengua arabiga por Miguel de Luna, vezino de Grenada, Interprete del Rey* etc.

**) en 1777. On peut lire là dessus la dissertation du feu Bibliothécaire du Roi d'Espagne, Don Francisco Perez Bayèr, *de conflictis Granatensium monumentis* a la fin de la nouvelle édit. de la *Bibliothèque Espagnole ancienne*.

La Sicile avoit elle même été déja trompée de la sorte en 1470. Un imposteur venu de la Syrie fit accroire à Don Pierre Speciale, Préteur de Palerme, que l'inscription d'une Tour de cette ville, étoit Chaldaïque, et portoit, que Sepho fils d'Eliphaz, neveu d'Esau, et arrière - petit - neveu d'Abraham avoit été Préfet de cette Tour. Il est étonnant, dit un auteur moderne de la Sicile, combien d'écrivains de ce Royaume se sont laissé séduire par ce Charlatan - là. Basnage même dans son *Histoire des Juifs*, en voulut prouver leur habitation en Sicile long tems avant J. C. Jusqu'à ce que *Cluver*, *Reland*, *Assemani*, et d'autres en eussent devoilé le mensonge.

Cependant l'Anglois Brydone dans son *Tour through Sicily and Malta* l'a fait encore dernièrement graver comme une rareté Chaldaïque, en provoquant ses compatriotes, et principalement Mr. Croft à la déchiffrer *). Et en allemagne même Mr. Bernouilli dans ses supplémens aux notices les plus récentes de l'Italie donne ce monument, avec sa fausse traduction, comme une inscription chaldaïque de Palerme **).

 Quant

*) A new edition London 1775. Vol. 2. p. 265.

**) Zusätze zu den neuest. Nachr. von Ital. Leipz. 1782. 3. Bd. S. 68.

Quant à ce qui est relatif au monumens authentiques faits pour illustrer l'histoire de la Sicile du tems des arabes, c'est à dire depuis 827. jusqu'à 1074. à peu près, il en existe fort peu. Tout ce qui en reste, se borne à des Inscriptions et à des monnoyes. Le Chanoine Gregorio, supposé l'auteur de la lettre française, de Veillant, ainsi que la conformité de ce mot avec celui de Gregorio semble le confirmer, publia dernièrement une partie de ces inscriptions dans sa collection. Les monnoyes Kioufiques en or, en argent, et en cuivre, dont on découvre encore un nombre prodigieux, et dont non seulement le musée des écoles de Palerme, et l'Archevêque Airoldi, mais d'autres particuliers sont également en possession, n'ont point été publiées jusqu'ici, non plus que les inscriptions des édifices arabes de l'Azziza, Cuba, et de la chapelle royale, ce beau reste d'architecture Sarazine, dont l'histoire vient d'être redigée par le bibliothécaire du Sénat, Angelini. Vassali publia à Rome en 1793. trois épitaphes arabes, récemment découverts à Palerme, avec la traduction latine à coté, appartenans au cinquième et sixième siecle de *l'Hidchrette*, mais à l'exception du passage ordinaire du coran, Sur 3. v.

182.

182. elles ne contiennent rien de remarquable. Il promit à cette occasion un alphabet Kioufique lapidaire, d'après les inscriptions de la Sicile, de Malte, de Pouzol, et de la Pontellerie, qu'il a fait préceder d'un vocabulaire de la langue maltoise et de la grammaire susdise.

Quant aux manuscrits arabes, il n'en est resté, qu'un bien petit nombre. L'inquisition, qui a duré jusqu'à nos jours en Sicile, semble n'y avoir pas peu contribué. C'est ainsi, qu'un manuscrit arabe par ignorance de la langue fut enlevé à un particulier, sous prétexte, qu'il traitoit de magie, et ne lui fut rendu qu'à l'abolition de cet indigne tribunal. Les Arabes, qui resterent en Sicile, jusqu'au Règne de Fréderic second, furent obligés, comme jadis les Juifs à Rome, de porter une marque distinctive, dans un bandeau rouge, qui croisoit la poitrine. Leurs enfants leur furent enlevés et battisés, et le reste en fut transporté à Nocera dans la Pouille, qui s'apelle encore en raison de cet évenement *nocera de' pagani*, ou *luceria dei Saracini*.

Les

Les possesseurs de ce Royaume leur étoient cependant redevables de beaucoup de monumens. Ces aqueducs nombreux, qui dans un pays aussi aride, conduisent l'eau la plus fraiche jusqu'à Palerme, dans tous les étages, et par des tuyaux souterrains dans tous les jardins, pour les arroser, tiennent leur origine, comme leurs noms *Giarra* et *Katouz* le prouvent encore, du caractère industrieux des Arabes. La monnoye, *Zecca*, la douane, *Dogana*, *Adduana*, les poids, *Rotolo*, *Cantaro*, les depots des marchandises, *Magazino*, les logemens pour les voyageurs, *Albergo*, le Calendrier, *Almanacco*, *Tacoino*, les broderies, *Ricamo*, le *Couscousou*, ce mets favori des Arabes et des Siciliens, pour ne rien dire enfin de mille autres objets, tels que les peintures arabesques, le jeu du Sarazin, où de la Canne, où la jeunesse s'exerçoit au maniement des armes, ont été, ou introduits par les arabes, ou tellement perfectionnés par eux, qu'ils meriterent encore d'en tirer leur dénomination. En sorte que par les termes arabes, qui se rencontrent encore aujourdhui dans le dialecte sicilien, on pourroit prouver le degré de culture, qu'avoit la Sicile au dixième siècle, du tems des Arabes, aussi ingénieusement, que

Meyner

Meyner l'a démontré par les mots anglois, de la langue allemande au cinquième, et comme de Brosses et Trembley l'ont remarqué dans leurs traités des langues.

La bibliothèque episcopale de Girgenti possède environ trente manuscrits arabes, qui vinrent également d'Espagne avec les cinq, dont j'ai déjà fait mention. Je les ai parcourru dans un voyage, que je fis au temple de Segeste et aux ruines de Selinunte; mais je n'y ai rien trouvé, qui eut du rapport avec l'histoire de la Sicile. Il ne faut point oublier non plus, que la langue arabe en Espagne, n'étoit pas seulement celle des Mahométans, mais encore la langue savante des Chrétiens, et même des Juifs. Depuis le neuvième siècle, lorsqu'on commença à négliger le latin à Cordoue, jusqu'au treizième, lorsque dans la capitale de l'Espagne chrétienne on écrivoit encore pour la plus part en Arabe, on trouve des manuscrits arabes chrétiens, dit le Jesuite Terreros dans sa Palaeographie espagnole. La seule Cathédrale de Toledo contient dans ses archives plus de deux mille manuscrits arabes, dont la plus grande partie appartient à des auteurs chrétiens; Salis vient de publier

un manuscrit espagnol de St. Germain de Près en lettres arabes *), et l'on se tromperoit fort, en imaginant, que tout ce, qui vient de l'Espagne en caractères arabes, ait été composé par des Mahométans.

Les Archives enfin des Cathédrales de Catane, et de Palerme, contiennent aussi des diplomes arabes, mais ceux-ci datent du tems des Normands, sous les quels l'Arabe continuoit à être la langue savante, comme en Espagne.

Les autres sources pour éclairer cette époque obscure sont, outre les Annales *d'Al - Sanhadchi*, l'Histoire de *Novaïri*, traduite par Caussin et envoyée de Paris à Palerme par feu l'Abbé Barthelemy; puis une Chronique arabe gardée à Cambridge; les Annales de *Chehabed - dine*, manuscrit de l'Escurial; des extraits enfin *d'Abulfeda*, publiés par Mr. Adler, et *d'Ibnül - Kiatib* par Casiri, avec le Géographe Nubien.

En fait de materiaux venus d'occident, il n'y a qu'une lettre du Moine Théodose sur la destruction de Syracuse, et un

*) Voyez la Bibliothèque de Mr. Eichhorn. Vol. V.

un manuscrit de Curopalata, tiré de la bibliothèque du S. Sauveur de Messine. Tout le reste doit être recueilli des Byzantins, ou des auteurs contemporains de l'Italie, Paul Diacre, Anastase le Bibliothécaire, Leon d'Ossie, et d'autres cités par Airoldi dans sa Préface du code martinien. L'historiographe de Blasi alloit publier une *Histoire civile* de ce Royaume en 15 vol., si la somme destinée par le Roi n'eut pas été employée à ſtipendier les impostures de l'Abbé de St. Pancrace.

Du Code Normand.

Après la publication des six prémiers volumes du Code Martinien, parut l'année suivante le prémier volume du Code Normand, ouvrage, qui ne fut plus imprimé aux fraix du Juge de la Monarchie, mais à ceux du Roi même. Le Compilateur, avec ses adhérents, voyant le plein succès de son premier essai, songea à une entreprise plus importante; car n'ayant eu jusqu'ici en vue, qu'une contrefaction d'histoire, il ne se

 proposa

proposa rien moins, que de regler les loix du pays, et les droits de la Couronne aussi.

On a déjà dit, qu'après la destruction des Sarazins par les Normands, la langue arabe continuoit à être en vogue en Sicile, et rien ne le prouve mieux, que les épigraphes arabes, que l'on voit sur les médailles de Roger, Guillaume premier, second, et encore sur celles des Rois Souabes même. Les Siciliens de ce tems-là parloient trois langues, le grec, l'arabe et l'italien, comme du tems d'Apulée, lorsqu'ils parloient *punique*, *grec* et *latin*, et qui pour cela les appella *trilingues*. L'Empereur Fréderic second lui-même fit publier son Code législatif non seulement en grec, et en latin, mais encore en arabe, il aimoit la couleur verte dans ses habillemens, et gardoit des jolies brodeuses arabes à sa Cour.

C'est à cette Cour à demi Orientale encore, où se trouvoient des esclaves, des eunuques, et des danseurs arabes, où l'on voyoit briller des étoffes ornées d'inscriptions carmatiques, tissues en différentes couleurs, brodées en or et en pierreries,

et

et aussi précieuses, que celles, que l'on a découvertes de nos jours dans les tombeaux des Rois à Palerme, et dans le Trésor de la ville de Nuremberg. C'est à cette Cour, que la poësie italienne prit naissance d'après le modele de la poësie arabe. Ici cette fille de la langue latine à l'imitation sans doute de la langue du Coran, reçut des voyelles, pour diminuer la rudesse de ses terminaisons, et obtint par là cette douceur, et cette aménité, qui charme nos oreilles dans l'opera italien.

Pour exposer les nombreux termes arabes, qui se sont glissés par cette voie dans le langage sicilien, l'Abbé Pasqualino composa un Vocabulaire étymologique en cinq volumes; mais plusieurs termes orientaux y sont ou entièrement omis, ou mal dérivés, tel que *meschino*, *scimitarra*, *seraglio*, *turbante*, *turcasso*, *turcimano*, et autres.

L'usage de la langue arabe étant donc encore si fréquent à cette époque-là, il parut assez vraisemblable, que Vella pouvoit avoir reçu de Maroc, comme il feignit, la correspondance arabe entre les Princes Normands, Roger et Robert,

et entre Almostancer Billah, leur voisin en Afrique. Il n'en parut pas moins étrange d'un autre coté, que des lettres écrites par deux Princes, dont l'un avoit résidé en Sicile, et l'autre en Egypte, dussent se trouver à l'extremité occidentale de l'Afrique plutôt, qu'au Caire, ou à Palerme. Mais tel étoit l'ascendant, qu'avoit acquis l'Abbé de St. Pancrace dans le nombre de ses partisans en Sicile, que personne n'osa d'abord le contredire.

Cette correspondance commença donc à être publiée en deux éditions, dont la première in folio avec le texte arabe à côté, ornée de tailles douces, qui représentent les anciens restes des édifices arabes à Palerme, imprimée sur beau papier, avec des caractères de Bodoni, étant le premier exemple d'une imposture littéraire aussi magnifique, doit être regardée comme une vraie rareté pour quelque bibliothèque, que ce soit, et comme un ouvrage, qui dans la suite pourroit être recherché à grand prix.

Dans

Dans cet ouvrage, le compilateur, qui crut pour cette fois devoir se rendre en personne à Naples, pour le présenter à leurs Majestés, eut tout le champ de métamorphoser les points de controverse, depuis que la Sicile étoit dévenue Monarchie, et de les intrepréter en faveur de la Cour, comme on peut le voir par sa préface: *Les Droits Royaux*, y est-il dit, *ne paroitront nulle part dans un jour aussi lumineux, que dans cet ouvrage; car dans les deux législations insérées, sur tout dans la seconde, tout ce que les Chefs de cette Monarchie se sont reservés pour leur Souveraineté absolue et inaliable, s'y trouve. Le Patronage immédiat et universel sur toutes les Églises du Royaume, et le droit d'élire des Evêques, se voit ici établi dans la personne du Roi sans variété, et toujours exercé sans contradiction. La querelle amère touchant la Souveraineté de Benevento, et plusieurs autres disputes de cette nature, seront au moyen de ce Code traitées dorénavant avec plus de succès.*

Toutes ce présomptions étoient, il est vrai, fort avantageuses, soit au Souverain, ou à ses prétentions, soit à l'inventeur,

teur, ou à ses collegues; car on s'aperçut bientôt, que les connoissances de l'Abbé de St. Pancrace ne s'étendoient pas aussi loin; mais les Barons de la Sicile, non plus que le Pape, n'avoint aucune raison d'être satisfaits de la resurrection de ce phoenix arabe. A la lecture du premier volume, qui parut en 1793. toute la noblesse en frémit. Son inquiétude n'étoit, il est vrai, point mal fondée; car avant même, que l'ouvrage quitta la presse, on vit l'Avocat fiscal, Don Donat Tommasi, citer dans une dissertation *sur la Nullité de l'aliénation des Biens ecclesiastiques, sans le consentement Royal* le Code Normand, pour appuyer sa conclusion. *Ce Code precieux, et interessant*, dit-il dans une note, *existoit dans la bibliothèque de Fès, d'où il fut transmis par la voie de Livourne au fameux Abbé Vella, Professeur de la langue arabe au Lycée de Palerme. Il contient*, ajoutoit-il, *la première Législation publiée par le Comte Roger, et le Duc Robert Guiscardi, en quatre vingt treize chapitres. Il y a pareillement trois cents quinze chapitres de Loix, que le dit Comte publia à Messine* *).

Pour

*) Della Nullità delle alienazioni de' Beni delle Chiese, Badie, e de Beneficj di Real Padronato, mancanti di Regio assenso. Ragionamento di D. Donato Tommasi, Avvocato fiscale. Palermo 1791. p. 19.

Pour remédier à cet inconvenient, on demanda dans le dernier Parlement de 1794. au nombre des graces, que l'on vouloit solliciter de Sa Majesté, que le Code Normand ne put être cité dans les tribunaux du royaume, avant que Sa Majesté par une ordonnance ne l'eut approuvé, et déclaré authentique. Mais le Vice-Roi d'alors, le Prince Caramanico, rassura les Etats rassemblés, en leur annonçant, que Sa Majesté nullement intentionnée de faire valoir des droits, qui pourroient atterrer la fortune de ses sujets, avoit déjà appellé un lettré allemand, pour faire examiner l'ouvrage et ses titres.

Ce fut dans cette même année, que la curiosité de voir l'original arabe de Tite Live, m'engagea à passer de Naples en Sicile. Quoique l'authenticité de cette découverte fut rejettée par une partie de l'Europe, et surtout à Paris, ailleurs pourtant, et à Naples même, qui est beaucoup plus près de la source, on étoit d'un autre avis. Don Pascal Baffi, bibliothécaire du Roi, m'assura, que cela étoit très authentique, et que Milady Spencer, qui parcourroit dans le même tems l'Italie, venoit de lui offrir la somme nécessaire pour donner de

la publicité à ces precieux restes. L'auteur français d'un voyage en Sicile, publié à Vienne en 1796. s'exprime encore de la sorte: *Mr. l'Abbé Vella est propriétaire du manuscrit du soixantième livre de Tite Live, qui étoit perdu, et qu'il tient du Grand - Maitre de Malte, Pinto. Le Chevalier Favray avoit trouvé ce manuscrit, et plusieurs autres sur la corniche de St. Sophie à Constantinople. Il les apporta à Malte, et en fit un présent au Grand - Maitre, qui donna celui de Tite Live à Mr. l'Abbé Vella* *).

Il y a long tems en effet, que l'on espere trouver les décades de Live perdues, en langue arabe. Pietro della Valle, Erpenius, Clodius, et autres les croyoient dans la Bibliothèque du grand Seigneur, dit Mr. Toderini **). Savary depuis peu de retour de l'Arabie, prétend, que non seulement Tite Live, mais encore Tacite et Diodore de Sicile sont traduits en Arabe ***).

Il

*) Voyage de Sicile et de quelques parties de la Calabre. Vien. 1796. p. 155.

**) Letterat. Turca. Tom. 2. p. 46.

***) Lettres sur l'Egypte. Tom. 3. lett. 29.

Il est vrai, que ces versions, comme Huet l'a observé, ne seroient peut être pas d'un grand prix, ce qui fait dire à l'auteur anglois de *l'Incertitude des Sciences*, que quoiqu'il eut maintes fois entendu parler d'un manuscrit de Live, traduit entiérement en Arabe, il ne croyoit pas, qu'on dut trop ardemment le souhaiter *).

Quoique les plus recents voyageurs de la Sicile, Mr. Münter de Copenhague, et Mr. Bartels de Gottingue, eussent rejetté tous deux l'existence du Live arabe, ils ne rejettoient point cependant l'authenticité du Code Martinien, non plus, que les Comtes de Stollberg et Salis, qui revenoient à peine de Palerme aussi; Mr. Jacobi, enfin, compagnon de voyage du premier, dans ses lettres sur la Suisse et l'Italie, qui viennent de paroitre, loin d'en rejetter l'authenticité, paroit ainsi, que les premiers, plutôt la confirmer **).

*) Reflections upon learning, wherein is shewn the insufficiency thereof in its several particulars.

**) Münter Nachricht von Neapel und Sicil. Copenhag. 1790. p. 201. Bartels Briefe über Calab. und Sicil. Götting. 1792. T. 3. p. 673.

Stoll-

A Palerme même on étoit si peu persuadé, que ces tresors arabes fussent controuvés, que cette même année 1794. Don Jean d'Angelo, Sécrétaire de l'Académie Palermitaine *del Buon Gusto*, publia un extrait du Code Martinien, pour le Séminaire des Gentilshommes de Messine.

Pour ce que j'ai appris à Palerme concernant Live, je l'ai annoncé à mon retour à Vienne dans une description fort abrégée de mon voyage, que la censure trouva l'art de raccourcir encore *).

J'y dis, qu'après m'être donné toutes les peines pour obtenir l'inspection du manuscrit arabe, il ne me fut jamais possible d'en venir à bout; l'Abbé de St. Pancrace me fit voir son riche Cabinet de médailles Kioufiques, dont treize cens, me dit'il, étoient en or, puis sa collection de vases sarazins trouvés

Stollberg Reise in Deutschl. etc. Königsb. 1794. T. 3. p. 324.
Salis Beyträge zur Kenntniss beider Sicil. Zürch 1790. p. 118.
Jacobi Briefe aus der Schweiz etc. Lübeck u. Leipz. 1797. T. 2. p. 228.

*) Reise von Warschau nach der Hauptst. von Sicilien. Wien 1795. réimprimé à Breslau la même année.

trouvés en Sicile, puis enfin différens manuscrits arabes. Mais quant à la traduction de Live, que je cherchois, trouvant toujours quelque prétexte, il éludoit chaque fois ma demande, lorsqu'il me promit enfin de me donner l'extrait du soixantième livre en langue italienne. Ce fut alors, qu'en le confrontant avec l'Epitome de Florus, que l'archevêque Airoldi m'apporta de sa bibliothèque, nous vîmes, que ce n'étoit, que la traduction littérale de l'epitome. Voilà le précis de ce que j'annonçai alors.

Quand le Chanoine Gregorio me rendit attentif par la suite à la chronologie, au style, et à d'autres incohérences du Code Martinien, qui m'avoit jusqu'alors beaucoup moins intéressé, et que j'y eus trouvé la même confusion, je ne balançai pas à déclarer peu avant mon départ, au Vice-Roi, qui m'en avoit demandé mon sentiment, que je tenois cette production pour une imposture solennelle. Cette décision étant parvenue aux oreilles du Général Acton à Naples, qui m'en demanda raison aussi, dès que j'y fus retourné, je lui présentai le Mé-

moire suivant, que j'avois dressé à bord du paquebot, qui me portoit de Palerme à Naples.

Sire

Il suffit d'avoir parcouru d'un oeil philosophique les domaines soumis au sceptre de Votre Majesté, pour se convaincre du bonheur réel, qu'ont ses sujets d'en recevoir des Loix.

Le soussigné, qui vient de retourner de la Sicile, a eu la la satisfaction d'observer, combien les arts et les sciences y fleurissent, par la protection signalée, que S. E. le Prince de Caramanico, au nom de V. M. leur accorde, d'applaudir aux superbes éditions faites avec une somptuosité vraiment royale, non seulement en langue vulgaire, mais dans des idiomes étrangers aussi, et avec des caractères exotiques. Enfin il eut le contentement d'apprendre, que V. M. d'apres l'exemple des plus grands Monarques de l'Europe avoit même assigné une somme

somme pour une expédition littéraire à Maroc, pour y rechercher les manuscrits de la fameuse bibliothèque de Fèss.

Certes Votre Majesté ne sauroit avoir ordonné une entreprise plus glorieuse en elle même, et plus digne de son Auguste nom. Soustraire à l'oubli quantité de monumens, qui y auroient peut-être resté ensevelis pendant plusieurs siècles encore, enrichir le genre humain de piéces quelque fois inestimables, et lui procurer pour ainsi dire de la nouvelle chronologie lorsqu'il ne lui reste presque plus de géographie à découvrir, voilà ce qui n'appartenoit qu'à Ferdinand IV. S'il est une époque, où cette générosité royale paroit dévenue nécessaire, Sire, c'est sans doute depuis, que le Code diplomatique de la Sicile sous le Gouvernement des Arabes étant publié, non seulement des celébres connoisseurs des langues orientales, tels que Mrs. Deguignes, Adler, Assemani, l'ont ou revoqué en doute, ou entièrement rejetté, mais d'autres examinateurs impartiaux aussi, en confrontant ce Code avec les histoires authentiques et approuvées de ce Royaume, commencent à douter de sa vérité, et à n'y voir, qu'un travail basé sur

In-

Inveges, Caruso et autres historiens modernes de cette contrée.

Ce Code présente en effet dans les six volumes publiés jusqu'ici les mois *Reginab*, qu'il fait correspondre à Janvier, *Chaaban* à Février, *Adar* à Mars, *Chéval* à Avril, *Edilkadan* à Mai, *Almohar* à Juin, *Almoharvan* à Juillet, *Ausab* à Août, *Ailul* à Septembré, *Rabialkem* à Octobre, *Giamadilaud* à Novembre, *Kanun al - assam* à Décembre, confusion chronologique, qui suffiroit seule, pour le faire suspecter d'infidélité autant, que d'imposture.

On trouve dans cet ouvrage des mois lunaires, et des mois solaires mêlés ensemble, comme s'ils appartenoient à la même année solaire. Les mois *Adar*, *Ailoul*, *Kianounussani* sont trois Mois solaires des Syriens, qui n'ont rien de commun avec les mois lunaires de Mahométans. *Ausab* est un mois solaire européen, corrompu du latin, ou de l'italien, qu'on se contente de copier servilement avec les mêmes fautes d'ortographe, avec les quelles il se trouve chez l'auteur

l'auteur Sicilien Caruso, dans le texte fautif de la chronique de Cambridge, au lieu *d'Aust.*

Tous les autres sont des mois lunaires des Mahométans, impudemment puisés de l'Abulfeda de Caruso, et appliqués dans tout l'ouvrage comme mois solaires, repondants exactement aux mois latins, qui se trouvent dans Caruso à la marge, pour l'année, où ils convenoient alors, comme si les mois Mahométans étoient immobiles, et convenoient toujours avec les mois solaires des Chrétiens.

L'Abulfeda de Caruso ne contenant, qui ces sept mois, le Redacteur du code diplomatique y a joint les trois mois solaires ci-dessus mentionnés des Chrétiens orientaux, et celui *d'Aust* des Européens; ce qui fait onze noms, pour les onze mois l'année. Celui du douzième mois l'auteur par ignorance le tira également de Caruso, dans la supposition, qu' *Almohar*, et *Almoharoan* étoient deux mois différens, tandis qu'ils ne désignent, que le mois mahométan *Al-Mouharrem*, mais corrompu chaque fois dans Caruso. De sorte, que l'auteur

fait *d'Almohar* le mois de Juin, et *d'Almoharoan* le mois de Juillet.

Il faut aussi observer que l'auteur du code diplomatique a adopté dans tous ces mois jusqu'aux erreurs d'orthographe, qu'on voit dans l'auteur italien Caruso, et qu'il seroit inoui, qu'un écrivain Mahométan ait tellement corrompu les noms de ses propres mois, comme on l'observe dans les mots: *Reginab*, *Edilkadan*, *Rebialkem*, *Giamadilaud*, au lieu de *Redcheb*, *Dulkade*, *Rebiul - akhir*, *Dchemadiul - evvel*.

La conclusion, qu'on doit en inférer, est donc, que le compilateur du code diplomatique a puisé tout cela de l'auteur italien Caruso.

D'ailleurs on trouve constamment, que le code diplomatique est exactement conforme au fautif Abulfeda de Caruso, et qu'il diffère en revanche de celui, tout récemment publié par Adler, et de Novairi, auteur arabe, parlant de la Sicile, publié à Palerme en 1790. Il convient parfaitement avec les histoires

toires des auteurs siciliens Inveges, et Caruso, et il diffère totalement des histoires authentiques des auteurs arabes de ces tems-là. En voici quelques exemples.

Novairi et Abulfeda disent, que le chef de l'expédition des Africains pour conquérir la Sicile en 827. fut *Esed Benul-Ferat;* le code diplomatique dit au contraire, que c'étoit *Adelcam;* et quoique Leon l'Africain l'appelle *Alcam*, et qu'en preuve de ce qu'il avance il rapporte, qu'il fonda une ville de ce nom en Sicile, qui en effet subsiste encore, le Rédacteur du code diplomatique a mieux aimé cependant suivre les auteurs Siciliens Inveges, et Caruso.

Tous les historiens orientaux, tels que Kiatib, Abulfeda, Novairi, conviennent unanimement, qu'en 827. *Ibrahim Benul-Aglab* n'existoit plus, et que *Ziadet-Allah* regnoit alors en Afrique. Cette expédition ne put donc avoir lieu, que sous ce dernier Prince. Le Code diplomatique au contraire la fait exister sous *Abrahim Aalbi*, et cela par ce qu'Inveges, et Caruso, font regner Abrahim Aalbi en 827.

Ici le Compilateur du code diplomatique donne aussi une idée de son ignorance de la langue arabe, et montre d'avoir servilement copié les fautes d'Inveges et Caruso, n'y ayant jamais eu aucun *Abrahim Aalbi*, Roi d'Afrique; mais bien un *Ibrahim Aglabi*, ou descendant *d'Aglab*, comme tous les auteurs arabes sont d'accord.

Plus on compare les *Emirs* de la Sicile selon l'ordre, dans le quel on les trouve chez Novairi, et selon celui du code diplomatique, plus on trouvera, qu'il diffère totalement de Novairi, mais qu'il repond exactement à Inveges, et qu'on en a adopté jusqu'à ses fautes d'orthographe.

C'est ainsi, que la suite des Rois d'Afrique dans le code diplomatique repond à ce que l'on trouve dans les ouvrages défectueux des dits auteurs italiens, Inveges, et Caruso, et ce qui est plus singulier encore, c'est que les médailles publiées dans ce Code, soit des Emirs, soit des Rois africains, conviennent également avec les fautes d'Inveges, et de Caruso.

Les

Les Rois d'Afrique enfin sont appellés dans le code diplomatique *Mulei*, titre, qui ne se rencontre ni dans Abulfeda, ni dans Novairi, ni dans Kiatib. Mais il faut savoir, que *Mulei* se trouve dans Inveges.

En un mot, qui veut se donner la peine, d'examiner les principaux faits du Code diplomatique, trouvera, que tout son tissu est puisé d'Inveges, et de Caruso.

Ce qui a été dit jusqu'ici du Code Martinien, peut aussi s'appliquer au *Livre du Conseil d'Egypte*, ou Code Normand, dont on vient de publier le premier volume, et sur le quel le soussigné pourra présenter à V. M. ses très respectueuses remarques, dès qu'elle daignera le lui ordonner.

A l'égard des décades de Tite Live même, ouvrage pas encore publié, mais annoncé depuis plusieurs années à toute l'Europe littéraire, et attendu avec impatience de le voir resusciter dans les états de sa domination, le soussigné croit pouvoir présenter à V. M. des arguments propres à exciter de justes soupçons contre son authenticité.

A tous ces inconveniens V. M. pourroit remédier, en faisant rechercher par des personnes fidelles et impartiales les originaux de la bibliothèque de Fès, auxquels l'éditeur de deux Codes s'en rapporte; s'y trouvant des faits contredits par les archives de Rome, et de toute l'Italie, démentis par une style totalement divers des anciens diplomes arabes, qui existent en Sicile, et risibles aux yeux de la rigoureuse critique du dixhuitième siècle, devenue enfin, plus avisés après les impostures de l'histoire arabe de Don Rodrigo, les monumens apocryphes de Grenade, la description de l'Isle de Formosa, et tant d'autres productions illusoires, capables à abuser des personnes les plus respectables. De V. M. etc.

Je ne saurois donner de la publicité à ce que je fis à mon retour à Palerme, où je fus invité par Sa Majesté Sicilienne de me rendre une seconde fois, et où je restai depuis 1794. jusqu'à la fin de celle de 1796. Sa Majesté m'ayant fait savoir par une depêche royale, datée à Caserte le 22. d'Aôut du 1797. qui m'a été communiquée à Vienne par le Comte de la Rocca

Rocca, son Chargé des Affaires, qu'elle donneroit elle même cette publicité dans son tems.

Je passe donc sous silence, quelqu' interessantes d'ailleurs qu'elles puissent être, toutes les scènes de cette Comédie littéraire, qui eut lieu à ce sujet dans la capitale de la Sicile. Il ne sauroit en être de même de deux ouvrages apocryphes, qui ont fait le sujet de cette diatribe. Repandus en Europe, avant que les stigmates de la critique les eussent atteints, connus en allemagne par la traduction, qu'on a donné des quatre premiers volumes de l'un d'eux, cités encore comme authentiques et vendus comme tels tant en Allemagne qu'en Italie, j'ai cru de mon dévoir d'en avertir le public, et sachant qu'il y a en Allemagne même encore des lettrés, pour ne rien dire de Palerme, qui semblent douter concernant l'authenticité des ces ouvrages, et considèrent l'Abbé Vella comme victime de ses Inquisiteurs*), je vais maintenant apporter des preuves directes de leur fausseté.

*) Dans ce nombre est Mr. de Murr à Nuremberg, ainsi qu'il vient de me le marquer par sa lettre du 15. Janvier de cette année.

Preu-

Preuves de la fausseté du Code diplomatique de la Sicile.

Elles se deduisent premièrement de la langue arabe. On n'a imprimé, il est vrai, du manuscrit de St. Martin, que la traduction supposée italienne, puisque le manuscrit même, au lieu de parler de la Sicile, ou de contenir des lettres du neuvième et dixième siècle, ne contient, que des *Zikr*, ou Contes, et des *Hadis*, ou traditions *d'Abdoullah*, le père de *Mouhammed*, *d'Amine*, sa mère, *d'Abdul-Moutleb*, son grand-père, de *Hescham*, son bisaïeul, *d'Aboutaleb*, son oncle, des *Koreisch*, ses parents. Traditions d'après Herbelot, au nombre de 600,000. et rendant compte de tout ce, que Mouhammed a dit, ou fait, depuis sa naissance, jusqu'à sa mort.

Du texte arabe donc, il n'y a d'imprimé que la préface, que Vella composa lui-même, mais qu'il envoya par tout, comme un essai du Code Martinien, et que le Professeur

seur de Rostok inséra, comme on l'a dit, dans son *Elementare arabicum.* Cette pièce cependant suffit, pour démontrer la fausseté du supposé original.

On débute d'abord par *Resou*, au lieu de *Resoul*, envoyé, et pour qu'on ne puisse pas croire, que ce soit une faute d'orthographe, au lieu d'*Allah*, Dieu, on trouve *Lallah*, qui suit immédiatement. Ce qui prouve, qu'un Arabe appris seulement par routine, a uni la lettre du mot précédent, comme cela arrive dans d'autres langues aussi, avec celui qui suit. Certes, une double bévue de ce genre au commencement de l'ouvrage, ne sauroit avoir échappé à l'attention du corrécteur.

Vient ensuite la préface, dont le premier mot *El-iamr*, qui devroit signifier *par ordre*, donne une preuve plus éclatante encore d'ignorance arabe.

El-omila, qui suit, en fournit une ulterieure de l'habilité du *Mufti Mustafa*, qui n'avoit pas seulement appris, que l'article ne se joignoit pas au verbe dans l'indicatif. De

 manière-

manière, que relativement à la langue, il est inutile d'aller plus loin.

L'orthographe est aussi defectueuse, que le langage; *Mufti Mustapha* ne sait pas même écrire son nom en arabe. Il ne sait pas comme on écrit le mot Sicile, pays dont il parle, en écrivant toujours par *elif sin*, ce qui ne s'écrit qu'avec un *sad*. On peut par ces traits juger du reste.

On connoit ensuite, que le style n'est point arabe, en ce que chaque mot arabe repond non seulement à la valeur, mais encore à la position exacte du texte latin, qui est à côté. Il est démontré, qu'aucune langue ne sauroit se traduire mot pour mot, et bien certainement au moins pas l'Arabe.

Il en est de même encore dans la traduction italienne, dans la quelle on ne rencontre, ni costume arabe, ni moeurs mouhammedanes. L'année 375. de Mouhammed (*di Maometto*) y est - il dit: Voilà le Chrétien masqué, qui croit devoir compter des années de Mouhammed, comme il compte des années de Jesus Christ.

A ce mot on reconnoit le *Kiafir*, ou infidelle aussi, qui prononce le nom du Prophète, sans y joindre la formule usitée: *Salallah alejhi, ve seleme*, que Dieu comble de graces, et de bénédictions; et deux lignes après, lorsqu'il dit: *Au nom de Dieu, et de Mouhammed.*

Indépendamment de ces expressions, on ne rencontre dans tout le cours de l'ouvrage, ni moeurs arabes, ni coutumes mouhammedanes. Il n'y est jamais question, ni des prières journalières, selon les quelles les Musulmans reglent toutes leurs actions, ni du Vendredi, qui est leur Dimanche, ni du *Ramazan*, ou du *Bajram*, ou d'autres choses pareilles.

Peut-être en a-t-on fait des reproches à l'Abbé de St. Pancrace; car après avoir publié quatre volumes sans en dire mot, voilà qu'il s'excuse dans une lettre, du premier volume du Code Normand de n'avoir jamais parlé à son correspondant du Bairam, et il lui promet, que dorénavant il ne manqueroit pas de l'en avertir.

Au reste si ces lettres étoient réellement du neuvième et dixième siècle de J. C., les mots *Stamboul*, *Gourouche*, et *Zeri - Mahboube*, ne s'y trouveroient pas. Constantinople ne s'appelloit encore dans le treizième siècle chez les écrivains arabes, Abulfarage, Abulfeda, et Elmacin, que *Costantaniet*; El - Makrizi du quinzième ne l'appelle pas encore différement. *Stamboul* a été probablement corrompu du grec εἰς τὴν πόλιν, et ce nom n'a été mis en usage, que par les Turcs lors de la prise de cette Ville.

C'est ainsi que *Gourouche*, et *Zeri - Mahboube* nous ont été transmis aussi par les Turcs seulement. Parmi les Arabes de ces tems - là, il n'étoit question, que de *Dinar*, et *Dirhem*.

Lorsqu'enfin les Mouhammedans parlent de leurs gens, ils ne les appellent jamais autrement, que *Muslimine*, les resignés à Dieu, comme traduit le Chevalier d'Ohsson, ou *Muoumenoune*, les vrais croyans, les orthodoxes. Ils n'appellent au contraire les chrétiens que *Kiuffar*, les Infideles, *Mechrikioune*, les Associateurs, *Nasrani*, les Nazaréens.

Dans le Code diplomatique au contraire, les Musulmans sont toujours appellés *li nostri*, les notres, *la nostra gente*, notre monde; et les habitans de la Sicile *la gente nemica*, l'ennemi,

nemi, *la gente di Sicilia*, le peuple sicilien, ce qui resent prodigieusement le style Franc, ou Européen.

Il en est de même des lettres papales, entièrement contraires au style de la Chancellerie romaine, que la science diplomatique enseigne; ainsi que des médailles ornées de notes numériques, et d'autres erreurs, déjà exposées par Mrs. Adler, Assemani et Tychsen lui-même *).

Pour ce qui concerne les premières, on n'a qu'à voir le commencement: *lu Papa Marinu*, pour entrer en soupçon. Car au neuvième siècle, où cette Bulle doit avoir été conçue, le Pape ne s'appelloit, qu'Evêque, *Episcopus*. C'est ce titre, que Marin prend lui même dans une Bulle adressée à l'Evêque de Lodi, comme on le voit dans le cinquième volume du *nouveau Traité de diplomatique*.

Le Latin même de ces siècles-là, quoiqu'un peu corrompu, ainsi qu'il conste par les Bulles inserées dans les *Antiquités* de Muratori, et par les diplomes, que le susnommé perè

 de

*) Voyez son dernier ouvrage, sur les Médailles, qui a pour titre: *Introductio in Rem. Nummar. Muhammedan.*

Blasi vient de tirer des Archives de la Cava *), ne l'étoit aucunement à la façon du Code Martinien, où l'on ne voit, que du Latin et du Sicilien moderne mêlangés. Sans remarquer, que les Papes auroient mieux aimé écrire en Arabe, qu'en Latin aussi corrompu, qu'ils n'écrivirent à des Princes orientaux jamais autrement, qu'en Latin, et que des pareilles Bulles enfin ne se rencontrent ni dans la Collection de Coustant, ni dans le grand Bullaire, ni dans Martene et Durand, ou dans Labbé. De manière, qu'on ne sauroit assez s'étonner, comment le fameux Comte Carli, et le Sécrétaire de l'Académie des sciences de Naples, Napoli Signorelli ont pu se laisser induire, à insérer ces documens apocryphes, comme des monumens précieux du moyen âge.

Quant aux Médailles, il suffit de savoir, qu'une partie du *Musée Ainoldien*, publié dans le Code diplomatique, n'est pas faite au coin, mais à jet. On prétendoit à Palerme, que Vella les avoit fait faire à Malte, par son frère, orfèvre de profession.

Dans le Code Normand l'auteur corrigea plusieurs fautes, qu'il avoit commises en compilant le Martinien, sur tout concer-

*) Voyez *Blasi Series Principum, qui Langobardorum aetate Salerni imperarunt, ex vet. Sac. Reg. Caenob. Trinit. Cavae Tabul. membranis eruta.* Neap. 1785.

cernant les mois, et la chronologie. Cependant il en a conservé d'assez ridicules encore. C'est ainsi par exemple, que *Saklabi* est selon le Code Normand un Lieutenant-Général, qui étoit déjà dans le Code Martinien un grade de dignité, et cela, par ce que l'auteur sicilien Caruso, qu'on a copié, s'imaginoit, que c'en étoit vraiement une. Nous savons cependant, que *Saklabi* ne signifie autre chose chez les auteurs Arabes, qu'un Esclavon, comme l'a déjà remarqué le Chanoine Gregorio dans sa collection. Deguignes a trouvé dans des manuscrits arabes, qu'il y avoit en Afrique des villages habités par des Esclavons, ou *Seclab* *). Ce qui n'est pas si étonnant; puisque nous voyons par le *Regestum* de Frederic II. combien les pirates de l'Esclavonie, comme ils y sont appellés, ou de la Dalmatie, étoient alors puissans, et les courses frèquentes, qu'ils faisoient dans les côtes voisines.

L'auteur quant au reste n'a pas moins prouvé son peu d'habitude dans la chronologie mahométane, en confondant le mois de *Chabane*, avec le mois de *Chéval*, et faisant recevoir à ses correspondans au mois de *Chabane* des lettres écrites au mois suivant de *Ramazane*, au lieu de les faire recevoir au mois de *Chèval*, qui suit le *Ramazane*, ce qui ne peut pas être

*) Journal des Savans 1791. Mai. p. 128.

être une faute de hasard, attendu que plusieurs lettres se voient écrites ainsi pendant plusieurs années de suite, et qu'il seroit impossible, que tous les correspondans se fussent égarés en même tems de la sorte.

Des erreurs aussi grossières démontrent donc clairement, que l'Auteur du Code Martinien et Normand est le même homme; ce qui paroit aussi par le style parfaitement uniforme de ces deux ouvrages, dans les quels les Empereurs, et les Papes, les Chrétiens et les Mahométans, les Arabes, les Grecs, et les Italiens, parlent tous le même langage, et se servent des mêmes formules, sans faire mention encore du texte arabe, plein d'expressions italiennes, fautes grammaticales, et mille autres incohérences de ce genre.

Memoire presenté

au Roi

par l'auteur.

Sacra

Sacra Real Maestà.

Da che la Maestà Vostra degnossi invitarmi a passare da Vienna in Sicilia, per rettificare i sbagli dei Codici Arabi colà a spese di V. M. e con munificenza veramente Reale publicati, non ho trascurato dal primo mio arrivo in quest' isola verun mezzo, che potesse dirigermi ad adempire la mia incumbenza, e ad eseguire li ordini di V. M.

A quest' oggetto, apena giunto nella Capitale Palermo, chiesi i due Volumi del Codice Manoscritto Martiniano, i supplementi, che diceansi mandati da Marocco, il cosi detto Codice Normanno, le monete publicate in ambedue i mentovati Codici, e finalmente anche il carteggio relativo alla trasmissione delle sudette carte, e monete.

Ma invece di aver trovato la possibilità di rettificare quei sbagli, dei quali nel brieve mio soggiorno erami accorto, e che allora umiliai alla M. V. tostochè mi posi ad esaminare piu seriamente, e li Manoscritti consegnatimi, e gli Volumi publicati, e le monete colà esistenti, che ne perdetti vie più ogni speranza di ritrovarei dell'

auten-

autenticità; onde mi veggo in obligo di riferire a V. M. ciò che siegue:

Imo. Quanto al così detto Codice Martiniano, dopo averlo ben esaminato, ho trovato essere egli, dalla prima pagina sino all' ultima, talmente falsificato mediante caratteri nuovi sopraposti, inchiostro recente, ed innumerabili lineole, e punti oziosi inseritivi, che da a vedere ad ogni conoscitore, lo sforzo malizioso di voler renderlo inintelligibile, per così velare più facilmente le sue fallacie. Non v'é parola, per non dire sillaba, che abbia sfuggito l'accortezza dell'interpolatore; egli deve aver impiegato più settimane, se non che mesi, con un travaglio seguito, per nascondere il senso del priore Manoscritto; egli sembra aver ripreso più volte il medesimo travaglio sopra ciastheduna pagina, e ben conoscendo, che la prima e l'ultima di esse, come anche i titoli e le rubriche, sono quei punti principali, dai quali il contenuto di un Codice orientale può più facilmente divedersi, la sua cura maggiore sembra essere stata quella, di artifiziosamente corrompere, anzi di perfettamente cancellare, ciò che pria contenevano. Non credendosi poi bastantemente sicuro, coprì cadauna pagina del Codice da ambedue i lati con pelle di battiloro, ingomata sopra i caratteri, e talmente attacata, che difficilmente se ne potè cavare qualcheduna, per riconoscere le interpolazioni.

Ma tutto ciò non servì alle industrie del corruttore, e si dall' esame che ne feci della diversa forma dei caratteri, osia della diversa

versa mano del recente, e dell' antico scrittore, come dai titoli, che stanno a principio dei capitoli, che nulla convengono coi titoli stampati, e finalmente da varie parole isolate, che con bastante fatica riuscii a descifrare, ne risulta manifestamente, essere questo Manoscritto tutt' altro di quello, che l' opera stampata ci vorrebbe dare a credere, e invece di parlare della Sicilia, o degli Arabi che la possedevano, non contenere altro, se non che cose spettanti a Maometto, ed alle vane sue tradizioni. Segnatamente poi la prima pagina, che fu incisa in rame, e posta nel frontispizio del primo volume, essendo sommamente alterata, per volerci far comparire quelle parole arabe, che corrispondessero al testo italiano, si può dire, chè dà ogni senso, che si vuole, o per meglio dire nessuno; poiche per cavarne quello, che volle il falsario, fa di mestier di ommettere innumeri tratti di penna diversi, che darebbero tutt altro significato, e per fino di tralasciare parole intiere dell' antico testo, che non ritrovansi nel nuovo.

Non posso quì passare sotto silenzio le cinque lettere Papali, parimente incise in rame, ed inserite nella seconda parte del tomo primo, frà la pagina 244. e 261. per darne un saggio agli eruditi, ed esporre ai loro occhj quei pretesi antichi caratteri; poiche queste, che colà si dicono riportate nella stessa forma, in cui sono nel Codice, non solo non si trovano affatto nel mentovato Manoscritto, ma si ebbe anche il coraggio, di sottomettere a l'Europa intiera caratteri, che mai furono arabici, cioé ne cufici, ne carmatici, ne mauro - siculi, o comunque vogliasi denominarli, che dissentono

 intiera-

intieramente anche dai caratteri corrotti del Codice, e dei quali in tutto il Manoscritto non se ne ne trova la menoma traccia. Così pure fecesi nella Parte seconda del Tomo secondo p. 401. dove si trova incisa in rame l'iscrizione della Spada di *Kagelis*, con caratteri pseudo - arabici, dicendo essere quelli istessi, che dà il Codice Martiniano, mentre in tutto il Manoscritto non se ne incontra il menomo vestigio; onde si conosce essere il tutto un tessuto di frode e di soverchiera. Se ciò apparisce da ambedue i Manoscritti del Codice Martiniano, non si discerne meno dai supplementi, che si disse avere avuti da Marrocco, ma che si conosce apertamente fabricati in Italia. Imperciochè, quantunque il possessore di essi abbia preteso un rubamento de' suoi Manoscritti arabici, nel tempo istesso, che da lui chiedevansi, comme si vedrà qui apresso, e che non abbia io potuto avere, se non che sei fogli, per farne l'esame, questi nondimeno bastano, per dimostrare l'origine italiana de' supplementi, non solo per essere scritti sopra carta di Genova, della fabrica di Fabiani, quella istessa, che vendesi presso li cartari di Palermo, e non già in carta orientale, quale per le loro penne di legno usano i Musulmanni; ma anche per avere caratteri formati da mano imperita, e principiante nella scrittura araba; e quel che è più, figurati non già all'uso Mauritano, dal quel paese si fingono trasmessi, ma alla maniera Levantina e secondo l'alfabeto degli arabi asiatici.

Ma ciò, che pienamente conferma la falsità di questi supplementi, si è, di vedere in un Manoscritto, che pretendesi mandato dall'

dall' Africa, tanti falli di ortografia, e di lingua arabica, uno stile ed una costruzione affatto italiana, un linguaggio basso, non mai usato da scrittori Musulmanni, idee europee, che non annunziano costume orientale, finalmente lacune false, parole aggiunte, e costruzioni intiere, inserite nel testo italiano, che non si trovano nell' arabo.

Quel che fin qui si èdetto de' supplementi, si può anche applicare al così detto Codice Normanno. Poichè questo, che per originale si da nella prefazione, e di cui si è fatta incidere la prima pagina, per darne un saggio, quasichè di Codice antico, a' letterati, non solo trovasi essere un libro scritto con caratteri freschi, e sopra carta, che vendesi in Palermo, non solo è altresì pieno di errori contro la grammatica, e sintassi araba, ed una servile traduzione, non dall' arabo in italiano, ma dall' italiano in arabo, finalmente, non solo contiene il medesimo stile, ed i medesimi falli della prima pagina del Codice Martiniano, e dei supplementi (onde traluce esserne l'istesso individuo l'autore di tutti) ma, quel che è più notabile, i caratteri di questo Codice sono li medesimi con i manoscritti arabici dati alla stamperia Reale di Palermo, per fare l'edizione del primo tomo, e simili altresì coni caratteri, che il sottoscritto ricevette ottomesi fà, trovandosi in Sicilia, come un saggio dell' arabico Livio, e che tiene tuttora presso di se, per poterne fare il confronto.

Finalmente in quanto alle monete degli Aglabiti, Padroni della Sicilia, e degli Emiri, che in loro vece governavano, che si veggo-

no publicate, ed inserite nei Volumi del Codice Martiniano, concorrono piu prove, per dimostrarne la falsita. Non solo perche vi si trovano caratteri diversi da quelli, che in quei tempi si usavano, espressi d'una maniera rozza, ed irregolare, differenti da tutte le monete di qualsi voglia Dinastia Arabica, con errori grammaticali, falli di ortografia, e cifre numeriche per esprimere gli anni, quali in veruna moneta arabica di quei secoli s'incontrano, ma anche per essere contradicenti alle storie genuine ed autentiche di quei tempi, e contenere fatti ripugnanti alli piu accreditati Scrittori Arabi.

Ma quel che è più notabile si è, che molte di esse, invece di essere coniate, si scuoprono non esser fatte, se non che a getto; ciò che non solo da me fu osservato, ma anche da gente prattica, ed esperta di questo paese, e nominatamente da D. Vincenzo Barile, incisore de cugni della R. Zecca di Palermo, il quale non dubitò di attestare, che una parte di esse erano monete abbudate; onde non contento di ciò, feci fare lo sterlinio di due monete pressoche contemporanee, l'una coniata, e l'altra gettata; e trovòssi dopo lo sperimento, che ne fece D. Michele Salomone, sterlinante di questa R. Zecca, essere il titolo di ambedue i metalli vicino sei ottavi differente, la qual differenza accresce il sospetto della loro falsità; e non essendosi fin quì trovate mai simili monete in questo Regno, e dicendo l'autore di averle avute da Marocco insieme ai sopradetti Manoscritti, resta a conchiudere, che siccome questi ultimi non vennero giammai da quel paese, così anche le monete prodotte debbansi riputare dell' istessa origine.

Essendo

Essendo questi, e tanti altri fatti, che qui addurre si potrebbono, evidenti pruove, che il produttore di queste novità, non ebbe mai nessuna relazione con Marocco, quindi anche nacque, che il carteggio relativo alla trasmissione di questi oggetti, che io appena arrivato dimandai per appurarne il fatto, non potè mai essermi consegnato. Onde dopo avere aspettato per ben tre settimane, senza aver potuto ottenere nulla, il possessore di esse messo alle strette, disse essere stato assaltato da tre assassini di notte tempo, quali gli rapirono tutto ciò, che io avea chiesto, benche dopo tutte le ricerche della giustizia, non si abbia potuto rinvenire, ne gli autori di un tal furto, ne il menomo vestigio delle cose rubate.

Intanto trovai aggiunta al Codice Normanno una lettera, che l'autore disse avere ricevuta dall' Ambasciadore di Marocco, nella quale annunzia la trasmissione dell' anzidetto Codice. Ma oltre avere questa tutti quelli argomenti di contrafazione, che caratterizano il Codice Normanno. ed i supplementi del Martiniano, la falsità di essa viene comprovata dalla firma del Ministro, diversa affatto, non solo per il carattere, ma anche per il nome medesimo dalla firma, che si vede in una lettera indirizzata da Tanger al Sig.r Duca d'Angiò in Palermo, e dalle firme autentiche di questo Ambasciadore, che si conservano nell' Archivio del R. Patrimonio.

Tutte queste congiunture mi inducono a supplicare la Maestà Vostra I.a di volere ordinare, acciò tutti questi Manoscritti vengano dalla Sicilia trasferiti a Napoli, tanto per impedire per sempre qualsi-

qualsivoglia frode, o abuso, che qui giammai potesse farsene, quanto per esporre a chichesia la verità del fatto. Indi di degnarsi aver presente, se non convenga stendere una relazione detagliata, ed erudita, tanto per la Sicilia, che sta aspettando l'esposizione chiara di questo avenimento, quanto per tutta l'Europa letteraria, per la quale si veggono dispersi sei Volumi in Quarto, ed altro in foglio, apocrifi dedicati a Vostra Maestà, usciti da' suoi Regni, e che tuttora si conservano come opere sincere, finche si ritrovi, chi ne ponga in lume tutta la loro falsità; credendo il sottoscritto, che possa essere dell' interesse di Vostra Maestà, di non aspettare, de ciò si eseguisca in paesi estranei, e con discapito della riputazione nazionale, ma di prevenire ogni sinistro giudizio, che formar si potesse contro la gloria de suoi stati.

Palermo adì 9. Febrajo 1795.

Di Vostra Maestà

Umilissimo, et Ossequiosiss. Servidore
Giuseppe Hager.

Erlang
à l'Imprimerie d'Hilpert.